

ces plaintes-là est déjà par lui-même une consolation. Tu sais combien je me plais à les entendre.

— Ah ! il faudrait en avoir le temps ; j'ai beaucoup de chose à ajouter sans doute à ces adieux que j'ai composés en laissant courir ma plume avec mon cœur, mais il faut que je travaille à cet écran de tapisserie que l'on réclame.

— Le travail est un grand consolateur, ma fille, dit M^{me} Desnoyelle toute heureuse de voir les pensées de sa fille reprendre une direction active, il met de l'intérêt dans la vie la plus monotone. Ah ! chère enfant, j'ai bien souffert déjà et souffert avec courage, mais si je te voyais triste, malheureuse, ma souffrance serait insupportable.

— Rassure-toi, mère si bonne, toi ; les travaux de l'esprit et ceux des doigts adouciront d'abord, puis chasseront tout à fait ma peine.

En achevant ces paroles, Marie donna un baiser à sa mère, effaça, par un courageux effort, la teinte de tristesse qui voilait sa physionomie et rentra pour s'occuper du petit ménage dont elle partageait les soins avec M^{me} Desnoyelle.

II

Tout fait événement dans un village : aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on s'occupât beaucoup de la locataire de M^{me} Werner. Nous ne voudrions pas affirmer que Marie ne s'efforçât de l'apercevoir lorsqu'elle descendit de voiture en s'élevant quelque peu au-dessus de la haie qui séparait son jardin de celui de M^{me} Werner. Mais sa curiosité fut plutôt éveillée que satisfaite, car l'étrangère, en mettant pied à terre, ouvrit une ombrelle qui déroba ses traits aux regards de la jeune fille.